



PSYCHOLOGIE DU DÉVELOPPEMENT

LA NÉVROSE SCOLAIRE DES PARENTS

ANNE-CLAIRE THÉRIZOLS

Le stress à l'école : un sujet désormais récurrent, presque aussi célèbre que le stress en entreprise. Et si les enfants en sont les premières victimes, leurs parents ne sont pas en reste. Petit tour d'horizon d'une souffrance parentale contagieuse et pourtant sous-estimée.

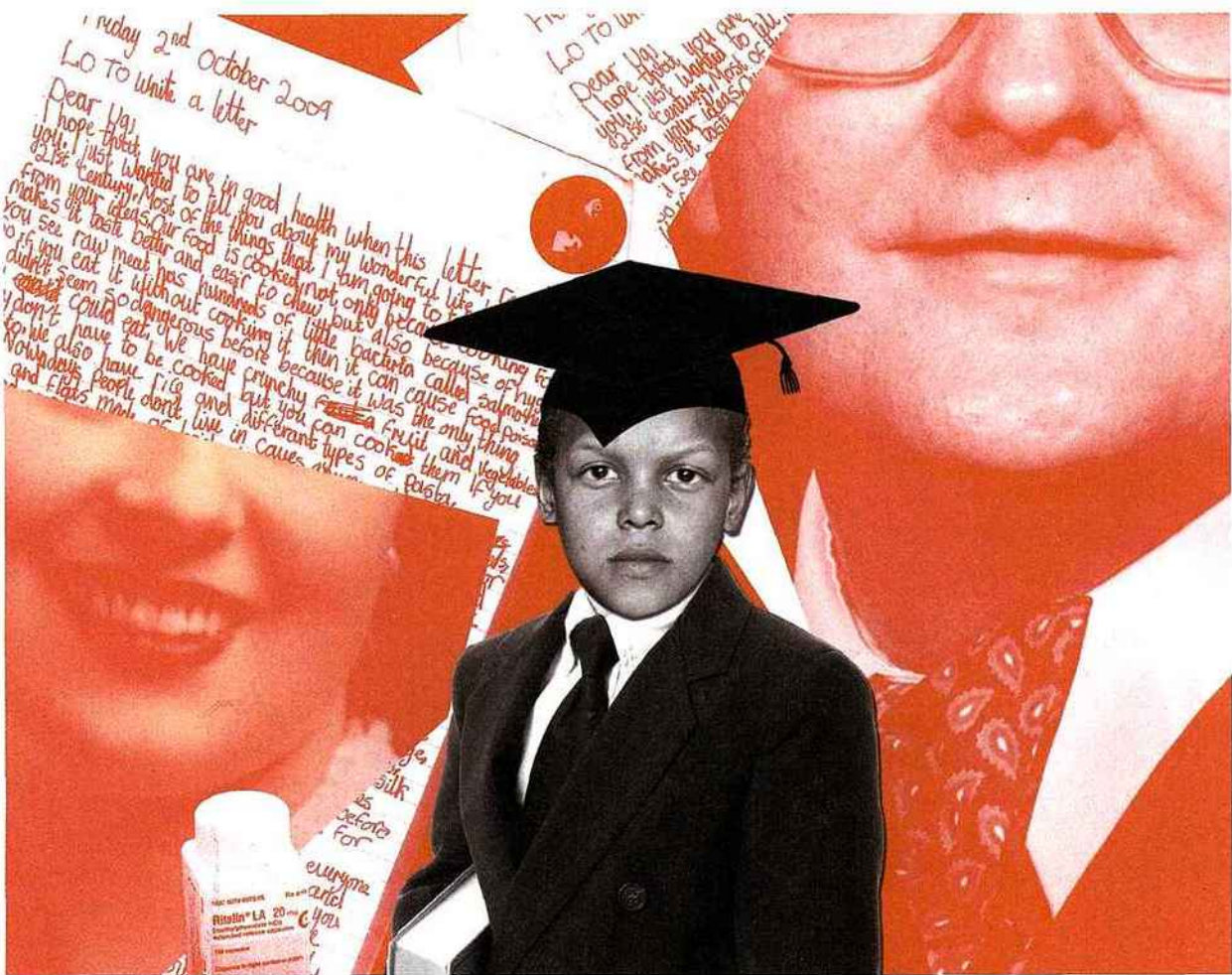
Le stress de la rentrée puis, très vite, des portes qui claquent, des cahiers qui volent, des cris et des crises, la culpabilité qui monte, enfin le divan du psy : voilà à quoi ressemble l'année scolaire de bien des parents. Car eux aussi trimballent dans leur cartable des kilos d'angoisses scolaires en tout genre, qui menacent parfois sérieusement l'équilibre familial ! « *La scolarité de ma fille Anna, en classe de seconde, me rend malade* », confie Myriam. « *Comme ses résultats sont très moyens, je passe des heures à refaire les cours, à tout reprendre avec elle, parfois même à faire son travail à sa place, surtout les exposés. L'idée que ma fille puisse redoubler m'est insupportable et chaque note en dessous de la moyenne me rend hystérique. Je hurle, je lui dis des horreurs. Après, je culpabilise... mais le lendemain, ça recommence. C'est un sujet d'engueulade perpétuel avec son père, qui ne comprend pas que les résultats scolaires de ma fille puissent me mettre dans un tel état. Moi, ce que je ne comprends pas, c'est que lui, son avenir ne l'affole pas plus que ça !* »

L'histoire de Myriam paraît exceptionnelle ? Elle ne l'est pourtant pas. Nathalie, maman de Charlotte, élève de 4^e, a récemment réalisé que le stress scolaire de sa fille était en fait le sien : « *Depuis quelques mois, Charlotte n'arrivait plus à s'endormir, surtout le dimanche soir. Elle avait des idées morbides, pleurait, me disait qu'elle n'était bonne à rien, qu'elle n'y arriverait jamais. Très inquiète et incapable de la rassurer, je suis allée consulter avec elle un pédopsychiatre. Le verdict a été sans appel : j'avais fait de l'école, qu'elle aimait jusque-là, un challenge qu'elle se sentait d'un coup incapable de relever. Et comme elle avait peur de me décevoir, elle était en train de sombrer en dépression pour m'appeler au secours. Sur le coup, je n'ai pas bien compris. Puis, en y réfléchissant, j'ai réalisé le basculement : j'avais été licenciée un an plus tôt, je m'étais du coup super investie dans la scolarité de ma fille et ce que je croyais être de l'aide et des encouragements étaient en fait une pression insupportable pour elle. C'était inconsciemment ma propre peur de l'avenir que je lui faisais porter* ». Alain et Béatrice, quant à eux, se déchirent

et se rejettent la faute en permanence devant les difficultés d'apprentissage du langage de leur fils Samuel, somme toute bien anodines, mais qu'ils ne s'expliquent que par « *forcément* » ce qu'ils appellent une « *faiblesse génétique d'un côté ou de l'autre* » !

Un tableau noir

De façon plus générale, plusieurs indicateurs montrent que l'école et l'avenir des enfants sont devenus des sources de stress familial. L'Association de la fondation étudiante pour la ville (Afev*) a publié en septembre 2011 une étude où 59 % des parents interrogés estiment que les devoirs à la maison sont des moments conflictuels. Dans un sondage intitulé « *La perception du stress à l'école par les parents* », mené en 2009 par CSA (conseil, sondage et analyse) pour l'Association des parents d'élèves de l'enseignement libre (Apel*), 52 % des parents interrogés avouent être stressés par la réussite scolaire de leurs enfants. Un état de fait confirmé par Jean-Jacques Hazan, président de la FCPE*, la plus grosse organisation de parents d'élèves qui, quand on l'interroge, ne mâche pas ses mots :



« Bien sûr que l'angoisse monte. Il n'y a qu'à voir les 2 milliards d'euros dépensés chaque année par les parents dans le commerce du soutien scolaire. Nous sommes le seul pays dans ce cas-là. Notre consommation de cours particuliers est comparable à notre record de consommation de psychotropes ».

Des parents stressés que Gisèle George (1), pédopsychiatre, connaît bien aussi : « Des parents me consultent parce que leur enfant n'est pas le premier de la classe. Il n'est pas le dernier non plus. C'est juste un enfant qui va bien, qui fait ce qu'il a à faire, mais les parents se disent que s'il n'est pas premier en CE2, il coulera en troisième ! On voit aussi de plus en plus de parents qui font une école bis, qui retirent leur enfant de l'école pour les faire travailler eux-mêmes ou les mettre dans des écoles

un peu particulières pour développer leurs capacités. On essaie de plus en plus de faire sauter une classe à son enfant et on n'achète plus un jouet qui ne porte pas la mention "jouet éducatif"... Il faut savoir que le livre qui se vend le plus en septembre est Qu'apprend-on à l'école primaire, symptématique de parents qui suivent à la ligne ce qui doit être appris et vont voir les enseignants dès qu'ils ne suivent pas exactement le programme dans le bon timing. Quant aux parents qui excluent toute autre activité pour leur enfant que l'école parce qu'ils ont peur que ça les fatigue et que ça nuise à leurs résultats, on ne les compte plus ! »

La course à l'armement scolaire
Pourquoi un tel stress parental aujourd'hui ? Dans les années 60, l'enseignement se faisait exclusive-

ment à l'école et l'éducation à la maison. Aujourd'hui, les rôles se répartissent différemment et se chevauchent bien souvent : les parents sont devenus des co-éducateurs, une notion inscrite dans la

“ 52 % des parents interrogés avouent être stressés par la réussite scolaire de leurs enfants ”

loi d'orientation de 1989 et, dans les faits, ils ont souvent à endosser un rôle qu'ils n'avaient pas à assumer avant. Séverine Kakpo, chercheuse en éducation à l'université Paris-VIII, le confirmait en septembre dernier lors de la quatrième journée du refus de l'échec scolaire, organisée par l'Afev et parrainée par le psychiatre



MoMorad/istock

“ Il faudrait plus de dialogue entre les parents et les enseignants qui, eux aussi, sont accablés par les réformes qui leur tombent dessus ”

Boris Cyrulnik : « Une grande partie du travail des élèves s'effectue aujourd'hui en dehors de l'école et, trop souvent, l'école exporte à la maison des tensions qui incombent aux enseignants et des enjeux d'apprentissage qui n'ont pas été acquis ; il arrive un moment où les parents décrochent. Et à ce moment-là, ils se sentent disqualifiés vis-à-vis de leur enfant quand ils sont incapables de l'aider concrètement, parce qu'ils n'en ont pas la compétence ».

Ajoutez à cela le discours ambiant sur le niveau qui baisse, appuyé par des études internationales inquiétantes type PISA (Programme international pour le suivi des acquis des élèves), un contexte économique

difficile avec un taux de chômage élevé chez les jeunes, des évaluations en tout genre qui s'effectuent de plus en plus tôt dans la scolarité et le chiffre terrible de 180 000 jeunes qui sortent de l'école chaque année sans aucun diplôme : il n'en faut pas plus pour faire émerger toute une génération de parents névrosés par le système, épuisés par ce que certains qualifient de « course à l'armement scolaire » !

Traumatismes d'enfance et peur de l'avenir

Mais qui sont au juste ces parents, adultes nombreux, que l'école, par procuration, fait souffrir, angoisse, déstabilise, empêche de dormir ?

Selon Gisèle George, ils se divisent en deux catégories : « Il y a d'un côté des parents qui n'ont pas pu faire d'études ou qui ont eu de grosses difficultés à l'école et, de l'autre côté, des parents très diplômés, qui ont aujourd'hui 50 ans, ont été victimes d'un licenciement et mettent encore plus la pression à leurs enfants. Ceux-là sont tellement stressés, qu'ils expliquent à leur enfant que s'il ne travaille pas maintenant, dans vingt ans il aura raté sa vie ; or, quand on a huit ans, dans vingt ans, c'est dans un siècle au moins ! » Même analyse, à quelques nuances près, de Claire Grand (2), psychologue scolaire : « Plus les parents émanent de catégories socio-professionnelles élevées, plus ils s'inquiètent pour l'avenir de leurs enfants et plus ils ont envie de les pousser. Ceux qui vivent dans des quartiers très défavorisés, en revanche, croient au déterminisme social : "Moi, petit, je n'y arrivais pas, c'est donc normal que mon enfant n'y arrive pas non plus." Ceux-là passent rarement la porte de l'école pour, par exemple, rencontrer les professeurs, car c'est pour eux le souvenir d'un lieu de souffrance et ils ne s'y sentent pas compétents. »

Des parents, Claire Grand en rencontre beaucoup. Parmi eux, tous ceux que la culpabilité tenaille et qui ne veulent pas entendre parler d'un bilan psychologique pour leur enfant, « plus par peur que par opposition » précise-t-elle. Ils se disent qu'ils ne sont pas de bons parents, qu'ils n'ont pas été capables d'aider leur enfant. En revanche, voir un psychologue scolaire, qui devient un peu le leur aussi, les aide bien souvent : « Je rencontre beaucoup de parents qui

n'auront pas d'autre occasion de voir un psy parce qu'ils n'ont pas le temps, pas le courage, pas les moyens parfois. Atour de l'enfant, ils peuvent aussi déposer leur fardeau. Et si le parent va mieux, l'enfant va mieux. » À l'inverse, certains parents ont gardé en mémoire de tristes expériences avec des psychologues scolaires qui, selon eux, soulevaient des problèmes qui n'existaient pas. Caroline s'en souvient trois ans après avec émotion : « Mon fils de 6 ans manquait de confiance en lui, pleurait pour un rien, refusait toute nouvelle activité. J'ai accepté avec plaisir de voir le psychologue scolaire, pensant que ça pourrait aider notre fils et nous aider nous, ses parents, à y voir plus clair. Résultat, ce soi-disant professionnel nous a culpabilisés : si notre fils manquait de confiance en lui, c'était parce que mon mari n'était pas assez présent, parce que j'élevais quasiment seule cet enfant et que, comme je manquais moi-même de confiance, j'étais responsable de ce qui lui arrivait ! De quoi me faire sombrer un peu plus dans la culpabilité... Si la colère ne l'avait emporté ! »

Comment réconcilier l'école et les parents ?

Il existe aussi dans ce malaise une profonde incompréhension entre parents et institution scolaire, les premiers accusant les professeurs d'être tantôt laxistes, tantôt trop exigeants, et les seconds se plaignant de devoir tout assumer, instruction et éducation. Une crise de confiance en quelque sorte, que confirme Gisèle George : « Il faudrait plus de dialogue entre les parents et les enseignants qui, eux aussi, sont stressés par les réformes

qui leur tombent dessus tous les trois mois, et les parents qui, dans le même temps, les accablent régulièrement parce qu'ils n'ont pas fait telle ou telle partie du programme ou parce qu'ils ont osé avoir un projet pédagogique un peu différent. Les parents pensent avec leur égoïsme qu'il n'y a que leur enfant qui compte et ils attaquent les enseignants de front, ce qui est absolument négatif, surtout quand ça se passe devant l'enfant. Et puis il faudrait supprimer les notes, les bulletins, tout ce qui met la pression sur les enfants. Les devoirs à la maison ont été supprimés par la loi depuis bien longtemps, mais les parents en rajoutent. Ce temps-là serait utilisé à meilleur escient si toute la famille se posait un peu chaque soir pour parler de sa journée, échanger, et cesser de vivre sur le rythme infernal des devoirs à 17h, du bain à 18h30, du dîner à 19h30, du coucher à 20h et de l'extinction des feux à 20h30 ! L'antidote au stress, c'est la confiance en soi. La priorité est que les parents reprennent confiance en eux. » Une confiance qui, selon Jean-Jacques Hazan, fait aussi défaut entre les professeurs et leur direction : « Il faut déjà que les professeurs reprennent confiance en l'institution pour que l'on puisse ensuite renouer le dialogue entre parents et professeurs » conclut-il. Vaste programme ! ●

(1) Auteur de *La Confiance en soi de votre enfant* (Odile Jacob, 2007) et de *J'en ai marre de crier* (Eyrolles, 2012).

(2) Auteur de *Toi qu'on dit « surdoué »* et *Toi qu'on dit « autiste »* (L'Harmattan, 2011 et 2012).

QUELQUES ASSOCIATIONS

La Fédération des Conseils de Parents d'Élèves (FCPE)

La Fédération des Conseils de Parents d'Élèves (FCPE) est la première fédération de parents d'élèves. Elle est présente dans la plupart des établissements où elle participe à la vie scolaire pour défendre l'intérêt des enfants et représenter les parents. Fondée en 1947, la Fédération est reconnue d'utilité publique dès 1951 et agréée mouvement d'éducation populaire en 1982. La FCPE compte aujourd'hui 310 000 adhérents.

Site Internet : www.fcpe.asso.fr

L'Association des parents d'élèves de l'enseignement libre (Apel)

Avec plus de 800 000 familles adhérentes, l'Apel est aujourd'hui la seule association des parents d'élèves de l'enseignement privé sous contrat et la plus importante association de parents d'élèves en France. Les premières Apel ont été créées il y a plus de 80 ans par des parents d'élèves désireux d'être associés à la vie des établissements scolaires de leurs enfants. L'Apel est présente dans 6 500 établissements scolaires.

Site Internet : www.apel.fr

L'Association de la fondation étudiante pour la ville (Afev)

Créée en 1992, l'Afev (Association de la fondation étudiante pour la ville) est née de l'envie de lutter contre les inégalités dans les quartiers populaires et de créer un lien entre deux jeunes qui ne se rencontraient pas ou peu : les enfants et jeunes en difficulté scolaire ou sociale, et les étudiants. L'action de l'Afev a évolué au fil des années pour se concentrer aujourd'hui sur l'accompagnement individualisé, un projet qui réunit un étudiant et un enfant, dans une approche d'éducation non formelle.

Site Internet : www.afev.fr